



Camille
Bernard

Claude
Boudeau

Axelle
Carruzzo

Laurent
Devèze

Fabien
Guillermont

Per
Hüttner

Katrin
Jakobsen

Thomas
Moësl

Jérôme
Vaspard

δύναμις

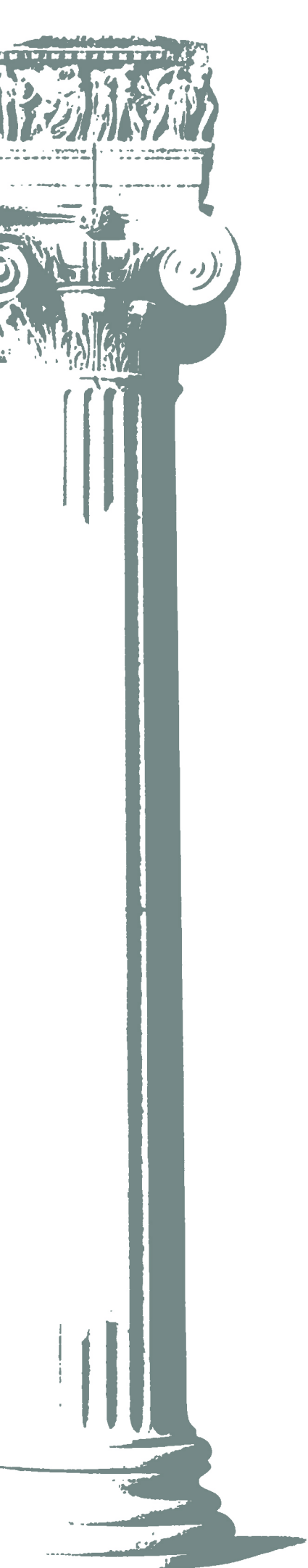
*(Dynamique contemporaine
des références antiques)*

Exposition du 18/07 au 23/07
Galerie La Moulinette - 81 bis rue Lepic - Paris 18e
Métro : Lamarck - Caulaincourt

Galerie
la moulinette
81bis Rue Lepic 75018 Paris


HAMADRYADES
EDITER
EXPOSER
ECHANGER

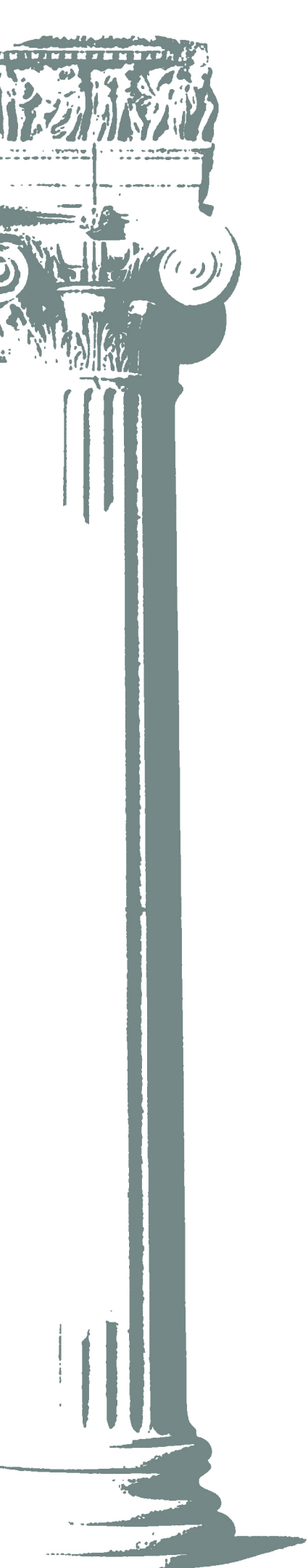

LE CONDOTTIERE



Exposition conçue par Jérôme Vaspard et Laurent Devèze dans la dynamique du livre de ce dernier : *Les Grecs, leurs mythes et nous*. (Éditions du Condottiere, Paris, 2025.)



LE CONDOTTIERE



δύναμις (dynamis)

(Dynamique contemporaine des références antiques)

« *L'art est une naissance commandée par la vie : qu'une feuille pousse, que Giotto peigne une fresque ou que Dickens écrive un roman, c'est à la poussée de la vie que la nature obéit, dans une variété infinie de formes, de personnages, d'identités.* »

Romain Gary in : *Pour Sganarelle.*

« *Le tombeau des héros est le cœur des vivants.* »

André Malraux in : *La Tête d'obsidienne.*

Certains textes ou plutôt certaines paroles, et qu'elles soient écrites ou non, ont le pouvoir de générer en nous des forces insoupçonnées. C'est, depuis des milliers d'années, le cas des mythes qui nous obsèdent encore ; mieux, qui nous inspirent de telle manière que nos œuvres en sont comme *expirées*. Or, c'est bien de l'expérience de ce souffle fondamental dont il est question ici.

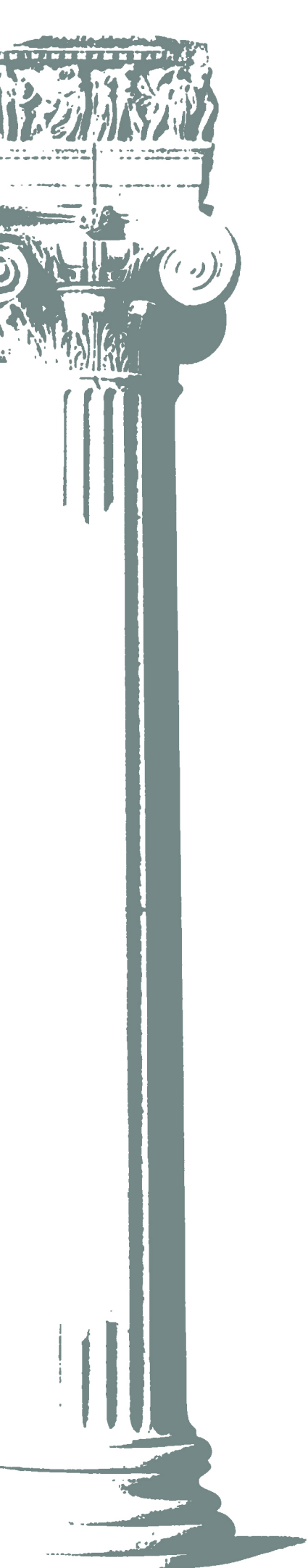
J'étais sûr en écrivant *Les Grecs, leurs mythes et nous* que ce qui m'habitait, et parfois même prenait entièrement possession de moi dans un très singulier *enthousiasme*, opérait aussi chez certains créateurs visuels dont j'admire le travail ; qu'il s'agisse d'images, d'installations, de performances ou de sons. Ainsi, je me sentais comme rassuré dans cette communauté chamanique traversée par ces mêmes bruits, ces mêmes histoires venues du fond des âges humains, parfois bien au-delà de la Grèce du *graphein*, qui les a si bellement fixées dans l'écrit.

Aussi m'étais-je promis, si le livre voyait le jour, d'oser rassembler dans une exposition les produits ou les traces de ces différentes tranches artistiques vis-à-vis desquelles mon écriture philosophique se sent si redevable et, insistons sur ce point, si *familière* au sens quasi tribal du terme.

Car c'est aussi bien évidemment le souci de cette *philia* qui est à l'origine de cette présentation, comme il travaille le cœur du mot même de philo-sophie qui, en se disant ainsi, dessine le destin de cette aventure spirituelle. L'amitié qui se love dans le concept n'a rien d'un élan subjectif dont tout esprit de sérieux se devrait de se détourner en se pinçant le nez.

Tout au contraire, il n'en est peut-être rien moins que la preuve de son authenticité ou du moins de son honnêteté intellectuelle.

Aussi, dans ma dérive obsessionnelle, je ne considère pas ces travaux comme des illustrations, pas plus que mon essai en serait le commentaire, mais



comme la manifestation d'un authentique *symposium*, d'une réunion d'amis vrais, qui partagent ce souci de ne pas refuser la présence, même embarrassante, d'une inspiration antique au profit de la récitation passive et gamine de mots d'ordre seulement contemporains, voire piteusement modeux. Les créateurs ne sont-ils pas à en croire Saint-Pol-Roux : « les contemporains de la postérité » ?

Choisir la fragilité et l'expérimentation, la recherche et l'approximation dont le grand Porphyre disait en Plotin qu'elle était sans doute l'unique voie de la rigueur, c'est au contraire s'inscrire dans une même dynamique que les Anciens savaient lire comme l'expression même de la Vie.

Mais voilà que *Ça* me reprend, ces présences hellènes, et peut être me faut-il enfin me taire et laisser les œuvres se dire ; l'« Opéra » peut alors se dérouler devant vous, à travers vous.

Et notre Banquet peut commencer enfin.

Alors : place aux convives !

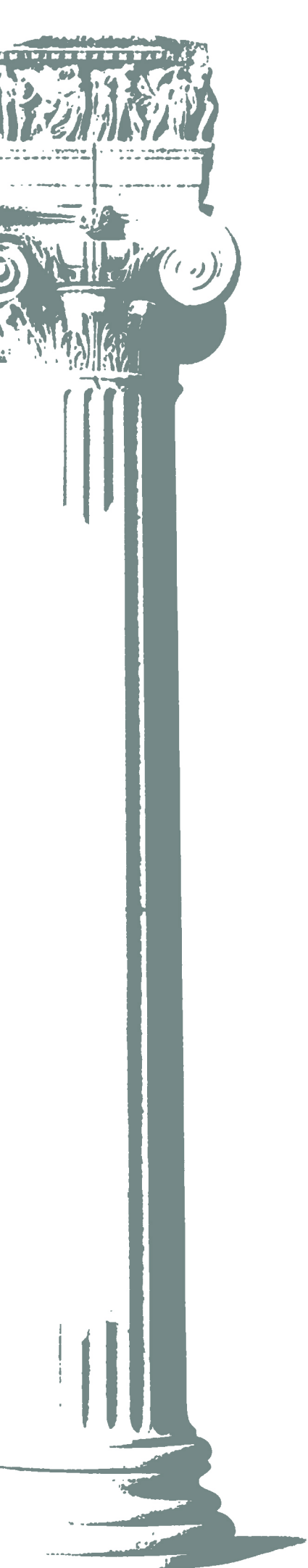
Camille Bernard



Camille a une manière toute grecque de poser sur le désir ou le sexe un regard aussi bienveillant que malicieux ; qu'il s'agisse de ce phallus de céramique semblable à ceux, en plâtre, que portaient les antiques prêtresses de Priape, ou de ces verges étincelantes et drôles comme maquillées de lumière pop ; voire même, de cet aperçu de vestiaire regardé en douce, images qui font le succès de tant de séries télévisées aujourd'hui.

Aussi le visiteur est-il légitime d'invoquer ici la fameuse ironie socratique devant cet art aux métamorphose ithyphalliques.

Et puis, fatalement, il y a l'Autre.



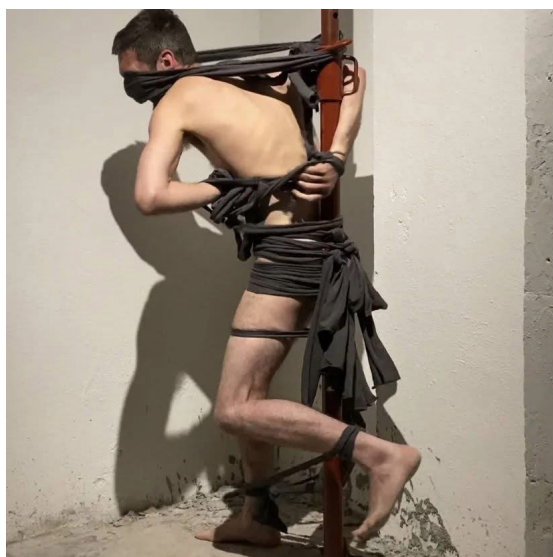
Ce fichu Thanatos qui suit toujours nos extases comme, hélas, notre promesse de finitude. Qu'il s'agisse des carreaux de faïence en déjections policiées dont on sait s'ils orneront table ou pierre tombale ou de ce masque : celui qui nous fixe et que nous savons bien devoir, un jour, porter.

Les deux dieux chahutent nos cœurs et dotent notre regard d'un curieux strabisme.

Et si c'était en ce sens qu'on pouvait dire des créations de Camille Bernard qu'elles ont l'air *louche* ?

Socrate, décidément.

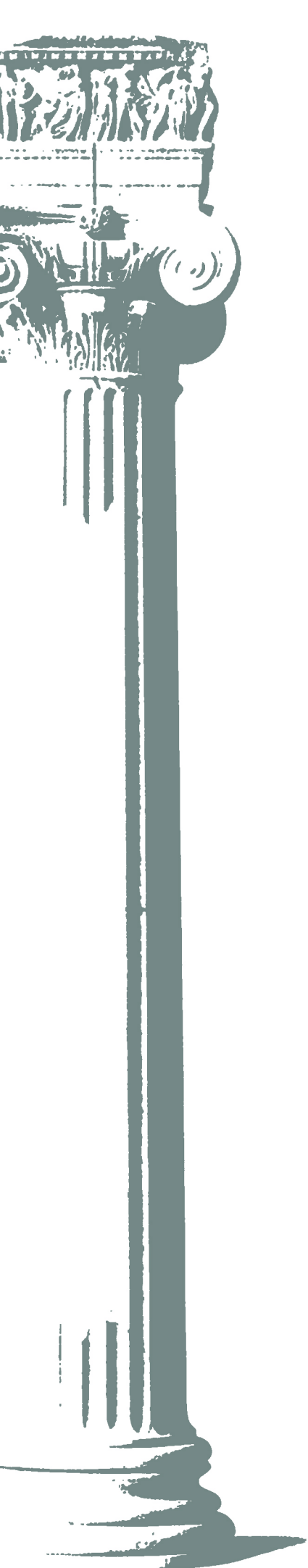
Claude Boudeau



Il n'en peut plus de hurler notre Ulysse à l'appel des sirènes, mais souffre-t-il vraiment sans plaisir ? A moins que ses liens désirés, lui l'Encordé par son équipage lui aient fait franchir une autre dimension du réel ?

Mi-Shibari, mi-prisonnier enchaîné, il nous renvoie surtout depuis son mat, à notre voyeurisme de peureux restés à quai. Comme forcés de reconnaître l'extrême courage comme la totale indécence de l'artiste qui appelle ses liens pour mener sa découverte. Mais ne s'agirait-il pas d'une même témérité : qu'elle soit celle du philosophe retournant secouer les prisonniers de sa caverne ou celle du performeur exposé qui, en définitive, ont décidé tous deux de se vouer à la recherche du Vrai ?

Oser la beauté convulsive loin de toute mièvrerie de décor ou d'illustration aussi docile que bien-pensante, en somme n'est-ce pas le secret ficelé de l'authentique délivrance ? Et si le paradoxe semble un peu fort, que l'on songe à ces sirènes qui retentissent dans nos Etats apeurés lorsque pareil spectacle se donne ou bien lorsqu'elles sonnent, ces jours d'essai pour nous *rassurer* : Nous veillons sur vous.



Aurions-nous toujours si peur des crucifiés ?

Mais il y a peut-être pire encore dans notre pauvre quotidien agité : nos urnes électorales sont souvent funéraires aujourd'hui.

Et nos bulletins sont trop régulièrement réduits à l'état de misérables *ostrakons*.

En effet, nous votons moins pour quelqu'un que nous souhaitons expulser tel ou tel candidat loin de la Cité. Et il faut là encore l'acuité du regard de l'artiste pour saisir dans chacun de ces votes la figure biffée de notre écœurement.

Avouons le tout bas : nous ne votons plus positivement depuis si longtemps... nous tentons, tout au plus, *d'ostraciser*.

Alors, au moins, efforçons nous de regarder avec moins d'arrogance les interrogations de la très originelle *Agora*.

Axelle Carruzzo

& Sébastien Lenthéric pour le N.U collectif



Sa métamorphose, moins ovidienne que dionysiaque, a su exprimer cette inquiétude un rien crapule d'une « inassignation » à résidence, dans un corps libéré de ses contraintes sociales et dans la pause forcément insolente de ce véritable athlète de la liberté.

La vieille interrogation du genre nous toise de son audace millénaire, sa transe nous rappelle que certains dieux sont *et l'un et l'autre*, au gré de leurs caprices ou de leurs stratégies érotiques mais toujours en preuve de leur universelle présence.

Étrangère à nos morales de pacotille, c'est au Dionysos de Nietzsche que l'on pense, celui qui se proclame *par-delà le Bien et le Mal*.
Ailleurs.



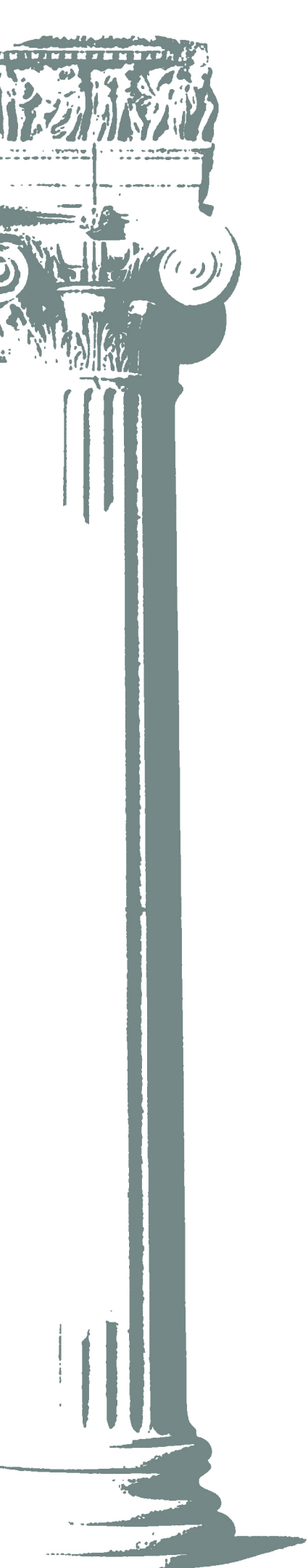
Le *kairos* est toujours lourd à porter ; le héros a des cornes de plomb, punition de son impudeur ou nécessité de ne rien renier de son passé ?

Quoi qu'il en soit, sa tête oedipienne menace sans cesse de se fracasser, si chargée de son poids de mémoires ; mais à l'inverse que vaudrait ses découvertes forestières les plus belles, si elles se faisaient sous le signe du renégat ?

L'essentiel pour la création serait donc bien d'assumer ce paradoxe d'avancer en Adam virginal, mais jamais oublieux ; au besoin en assumant de porter des bois trop lourds et ce, dans une nature qui ne se donne pas aisément. Il s'agirait avant tout de risquer la désarticulation à tout moment face à des branches basses. Pourtant, l'artiste continue de tenter de progresser sur cette ligne de crête : entre la nudité glorieuse de l'*olympionique* et celle, pitoyable, de l'esclave. Jamais chemin ne se fit autant *méthodon*.

Telle est la gageure du Destin héroïque : ne rien renier de soi, mais tout en étant jamais trop lesté par sa mémoire, et n'être ainsi jamais empêché de dérouler son acte créateur jusqu'à son terme ultime.

Refoulement ou ressentiment, Freud ou Nietzsche, qu'importe la référence choisie, une seule chose est sûre, il faut éviter ces Charybde et Sylla : l'homme libre et dans la plus éclatante nudité de son être ne fuit jamais, surtout pas lui-même. C'est à ce prix, certes exorbitant parfois, qu'il sait avancer.



Per Hüttner



Rien d'autre que le temps.

Chronos dévore tout, toujours, et seules les œuvres authentiques osent provoquer cet abominable anthropophage.

Qu'il s'agisse d'Homère, de Joyce, ou de Per Hüttner, qui, lui, assumait la même tragédie en usant ces mêmes livres sur le parquet d'un musée, tous, jouèrent à leur manière le choc des Titans.

Rien de surprenant alors à ce que ces objets totémiques nous poursuivent comme autant de marques laissées sur ce champ de bataille permanent, comme hanté toujours et encore de nos mêmes questionnements : l'art triomphera-t-il jamais de la mort et de l'oubli ?

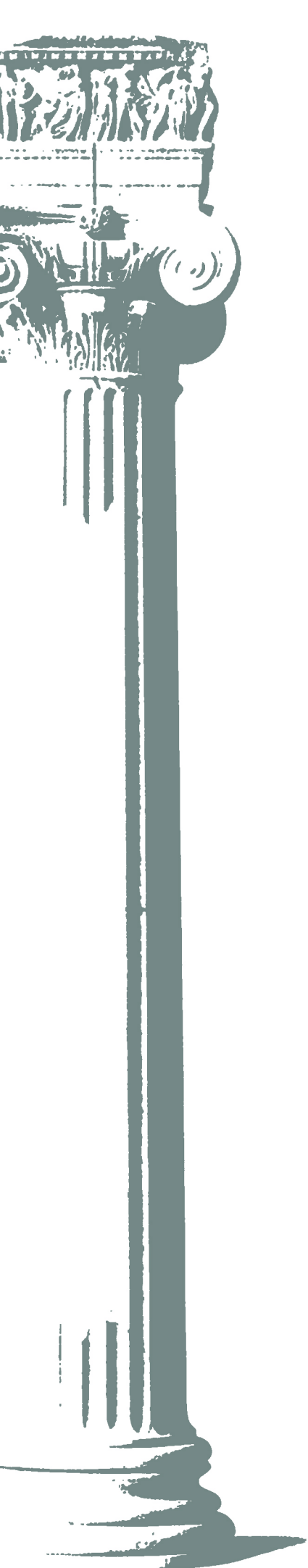
L'Horloge marque de son empreinte les nuits de nos temps.

Et Per d'ajouter : et si les humbles raboteurs de Caillebotte étaient plus proches de Zeus que bien des David ?

Mais la ronde du temps continue, indifférente, son cycle infini marquant sa propre survivance et souvent hélas, l'infailibilité de notre déclin.

Katrin Jakobsen





Rares sont les œuvres qui rencontrent à ce point un concept grec, celui d'*aletheia* en l'occurrence. Ce fameux *dévoilement* que les Sages parmi les plus anciens de l'Hellade ont toujours considéré sous un double aspect : celui du surgissement d'une vérité proprement mise à nu, mais aussi, et dans un même mouvement, comme à jamais parée de son voile initial.

Ce paradoxe revendique que le réel s'offre en somme toujours plus ou moins en se détachant, il se donne en disparaissant, tels ces paysages de brumes et de contours qui se font d'autant plus nets qu'on les devine seulement. Ainsi, depuis l'ombre marine des rivages de Hambourg et de la Baltique qu'elle connaît si bien, aux incantations du vieux Parménide, il n'y a en fait qu'un pas : celui d'une fuite qui se livre en se dérochant.

Et c'est bien du travail alchimique de Katrin Jacobsen en chambre noire dont sort ce réel voilé/dévoilé comme jamais. Après tout l'on peut arguer que si les travaux de cette créatrice parlent ainsi si élégamment le Grec c'est que celle-ci manie le *logos* à la manière de Heidegger et de son « ouvert-sans-retrait ».

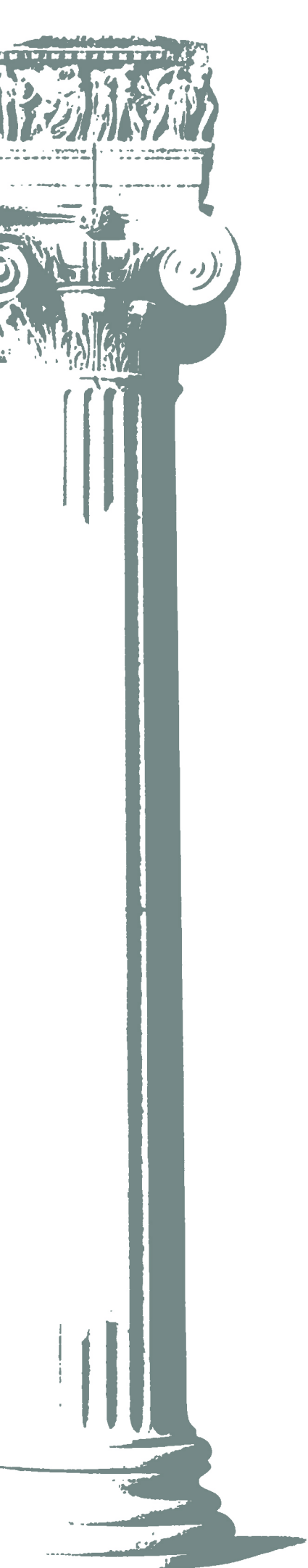
Ne pas tout diriger, décider, démontrer, mais laisser se dire, oser laisser aux photographies les signes de leur processus tel est bien à l'œuvre le secret éternel de l'*aletheia*.

Geste humble ou *fizz* antique des grands chasseurs se rassemblent ici dans un dévoilement qui laisse au caché toute sa dignité ontologique.

Thomas Moësl



Le labyrinthe, à proprement parler, n'accueille jamais personne. Tout au contraire, il vous invite à fuir sous peine de vous perdre ; mais nous assumons une telle provocation dès le seuil, car comment oser un programme plus philosophique ?



C'est sans doute d'ailleurs le plus grand secret de ces circonvolutions qui ressemblent tant à celles qui rendent possibles l'activité de notre cerveau, là encore forme et fond se répondent. Se soumettre à ce dédale c'est entrer dans l'énigme, parier sur la force de la pensée et triompher de tous ces gros brutaux de minotaures. D'autant qu'un son comme toujours chez Thomas Moësl, mi-mécanique, mi-vital, nous pousse à la *métamorphose*.

Assumer le labyrinthe c'est aussi reconnaître que les découvertes les plus fondamentales arrivent souvent en acceptant de se perdre tout à fait. Seuls l'attendu et le répété rassurent, or, exposer n'est pas tartiner, mais interroger, secouer, déplacer les questionnements, bref tout relève ici d'une invitation très philosophique à oser ces figures étourdissantes, qui, merci à l'artiste, nous empêcheront, à jamais, de filer droit.

C'est cette même conversion qu'exige l'œuvre dont la présence fait trembler la vitrine. Croire que l'*archéos* est la recherche de l'ancien, du plus vieux possible, est une erreur car il est la quintessence de la recherche de l'originel. Nous n'en finirons jamais de nous chercher dans les grottes, de nous découvrir dans nos fouilles.

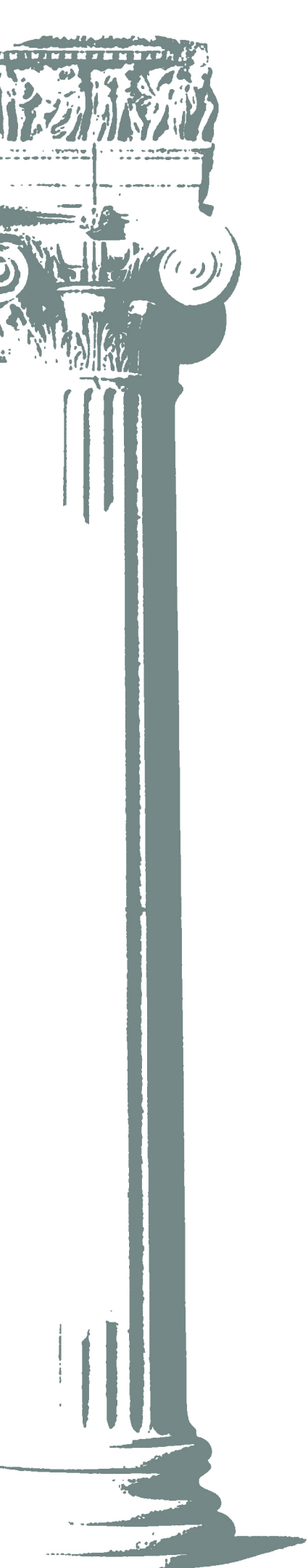
Cherchons-nous dans le squelette de l'ange la confirmation de son vol par la présence matérielle de l'ossature de ses ailes ? A moins que l'on ose exhiber en vitrine la dépouille de celui qui fut notre gardien et dont nous ne finirons jamais de porter le deuil ?

En fait, c'est bien l'Espérance qui gît plutôt dans ces ossements même ; car l'on ne peut s'empêcher en les découvrant de songer : ce qui fut, sera. L'artiste arrive à oser en somme d'assumer la création de reliques sacrées et ce, hors de tout dogme. A jamais.

Jérôme Vaspard



Rien jamais n'a autant compté pour ces Grecs que leur langue, ce *Logos* qui a forgé la première des grandes pensées articulées de l'Histoire occidentale.



Les lettres, les mots, tous déjà palimpsestes, comme dans ces œuvres de Jérôme qui ose nous soumettre un dictionnaire à trois dimensions : la lettre, sa traduction certes, mais surtout son *écho*. Lire devient plus un exercice de plongée que de simple glisse à la surface des choses.

Et rien d'étonnant alors à ce que cette cartographie s'impose comme nôtre, car c'est sur les bords de cette mer que s'est forgée l'entreprise alphabétique humaine comme les débuts hésitants de l'introspection littéraire.

Enfin, comment refuser de reconnaître que rien ne s'expose autant aujourd'hui que ces obsessions du miroir, mais qui voit ? qui est vu ? La banalité du propos achoppe sur la souffrance de ces gamins que les réseaux prétendent *sociaux*, dévorent et vomissent à un rythme effrayant.

C'est ce destin aussi ogresque que viral, que suggère la démultiplication de cette *toile* aux ambitions de suffrages. Combien de *followers* ? combien de visiteurs ?

Les galeries comme les institutions muséales grésillent de ces interrogations staliniennes ? Alors, qu'en fait de *divisions*, nous le savons bien, la seule question qui vaille : combien de *visités* ?